

La première dame de France au Congrès de Vienne : Dorothee de Courlande, par M. Joachim Below-Dünnow

Professeur des Universités de mathématiques, FR CNRS Math. 2956, directeur du département de mathématiques de l'ULCO, Université Lille Nord de France

Le 8 juin 1841 la duchesse de Dino écrit dans sa *Chronique* lors de son premier retour à Vienne 26 ans après le congrès de Vienne.

« Il me semble bien étrange de me retrouver à Vienne. Vienne ! ... Toute ma destinée est dans ce mot ! C'est ici que ma vie dévouée à M. de Talleyrand a commencé, que s'est formée cette association singulière, unique, qui n'a pu se rompre que par la mort, et quand je dis se rompre, j'ai tort ; je devrais dire suspendre, car je sens mille fois dans l'année que nous nous retrouverons ailleurs. C'est à Vienne que j'ai débuté dans cette célébrité fâcheuse, quoique enivrante, qui me persécute bien plus qu'elle me flatte. Je me suis prodigieusement amusée ici, j'y ai abondamment pleuré ; ma vie s'y est compliquée, j'y suis entrée dans les orages qui ont longtemps grondé autour de moi. De tout ce qui m'a tourné la tête, égarée, exaltée, il ne reste plus personne ; les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, tout a disparu. Eh ! mon Dieu ! Le monde n'a-t-il pas changé tout à fait deux fois depuis ? Et ma pauvre sœur, chez laquelle je devais demeurer ? morte aussi ! ... Je ne suis pas sûre de dormir cette nuit ; je suis fort troublée de tous ces fantômes que les lieux évoquent, et qui me parlent tous le même langage, celui de la profonde vanité des choses de ce monde. »¹

¹ Dorothee Duchesse de Dino [Dino, Chronique]: *Chronique 1831 – 1862*. En 4 tomes publiés par sa petite-fille la princesse (Marie) Radziwiłł, née de Castellane, Plon, Paris 1909.



Figure 1 : portrait de Dorothee de Périgord, 1815, gravure d'après une miniature de Filippo Agricola faite pendant le Congrès de Vienne, frontispice du tome 1 de la *Chronique*.

Ayant juste 21 ans Dorothee fut choisie par son oncle Charles Maurice de Talleyrand comme première dame de son ambassade au Congrès de Vienne. Sa nièce bien aimée, et non son épouse la Princesse de Talleyrand, l'énigmatique Catherine Grand. Cette alternative ne semblait même pas exister dans ses pensées. Et lui-même écrit sur son choix dans ses mémoires : *« Il me paraît aussi qu'il fallait faire revenir la haute et influente société de Vienne des préventions hostiles que la France impériale lui avait inspirées. Il était nécessaire pour cela de lui rendre l'ambassade française agréable ; je demandai donc ma*

nièce, madame la comtesse Edmond de Périgord, de vouloir bien m'accompagner et faire les honneurs de ma maison. Par son esprit supérieur et par son tact, elle sut attirer et plaire, et me fut fort utile. »²

Comment et pourquoi notre héroïne se retrouvait dans ce rôle exquis ? Comme son oncle Talleyrand, Dorothée de Courlande était un personnage d'exception, et au-delà une femme extraordinaire. Elle vivait durant des tournants et des époques importants, par naissance et prédisposition d'un esprit européen exceptionnel, d'après Etienne Lamy *la plus européenne femme du 19^e siècle*³, et seulement en second lieu prussienne et française, et détestait toute forme de nationalisme. Dotée de talents extraordinaires, mais également d'une dévotion religieuse pragmatique, elle vivait plongée dans une Europe gouvernée seulement par quelques centaines de familles au 18^e et 19^e siècle.

Dorothée et la maison Biron de Courlande

Dorothée naquit le 21 août 1793 - l'année de la terreur comme Talleyrand la taquinait souvent - au château de Friedrichsfelde près de Berlin loin de la Courlande, propriété de son père, le duc Pierre de Courlande, entre 1785 et 1797. Le choix du lieu d'accouchement, déjà fort politisé, s'expliquait par nécessité stratégique : l'appétit de la tsarine Catherine II jeté sur la Courlande, surtout après le deuxième partage de la Pologne en janvier 1793, faisait craindre à Pierre qu'un fils éventuel né proche des frontières avec la Russie, risquât d'être enlevé tout en étant le plus légitime héritier de la Courlande. La mère en état de grossesse avancée arriva juste au bon moment en Prusse.

² Mémoires du Prince de Talleyrand [TM], éd. par Emanuel de Waresquiel, Editions Robert Laffont, Paris 2007, p.452.

³ Etienne Lamy (1908), dans la préface aux *Souvenirs*, voir ci-dessus.

du 18^e siècle le nom Bühren se transforme en Biron, un phénomène bien normal de l'époque. Bien sûr il n'y a aucun lien avec la famille des Biron en France. Certes, la carrière fabuleuse et l'ascension-éclair d'Ernest-Jean du Stallmeister de la tsarine au duc de Courlande faisaient bien des envieux, accompagnées des médisances monstrueuses, comme sa fonction de palefrenier de la tsarine Anna Iwanovna. Non, la fonction du Stallmeister correspondait à une sorte de ministre de la cavalerie.



Figure 3 : les parents de Dorothee, à gauche le portrait huile sur toile du duc Pierre de Courlande par Friedrich Hartmann Barisien, 1781, aujourd'hui à Ruhenthal. Reproduction avec l'aimable autorisation des Collections du Château de Rundāles Pils, Lettonie; à droite portrait de la duchesse Anne Charlotte Dorothee de Courlande, née comtesse de Medem, gravure sur cuivre de G. Scheffner d'après Johann Heinrich Schröder, Berlin 1793.

Son fils aîné, le duc Pierre épouse en 3^{èmes} noces le 6 novembre 1779 la comtesse Anna Charlotte Dorothea (Anne Charlotte Dorothee) de Medem (*3.II.1761 - †20.VIII.1821)⁶,

⁶ Désormais, par souci de distinction, la mère de Dorothee sera nommée Anne Dorothee.

filles du comte du Saint Empire Johann Friedrich de Medem (Elley) et de Charlotte Luise de Szöge-Manteuffel, tous les deux descendants des meilleures familles de la Ritterschaft (chevalerie) des barons de Courlande. Par ce mariage, Pierre comptait apaiser les relations continuellement tendues entre la cour ducale et la Ritterschaft. En outre il n'était pas insensible aux charmes de la jeune femme. De leurs noces naquirent six enfants entre 1781 et 1793, à savoir Wilhelmine (*1781 - †1839), Pauline (*1782 - †1845), Johanna (Jeanne, *1783 - †1876), Peter (Pierre, *1787 - †1790), Charlotte (*1788 - †1790) et Dorothea (Dorothee, *21. VIII.1793 - †19.IX.1862).

L'on prétend souvent que le père naturel de Dorothee ne soit pas le duc Pierre, mais le comte Alexandre de Batowski, un des amants d'Anne Dorothee⁷ et avocat de la cause courlandaise au Sejm. Il n'y a pas de preuve de cet énoncé, et parmi des arguments présentés nous en mentionnons les trois plus fréquents qui se déplument vite, et donnent lieu à des indices en faveur de la paternité du duc Pierre :

1. La lacune soupçonnée dans la cadence des enfants de Pierre et Anne Dorothee entre Jeanne et Dorothee n'existe pas. L'on oublie souvent les deux enfants Pierre et Charlotte décédés jeunes.

2. Le prétendu manque d'attention de Pierre pour la petite Dorothee se réduit à néant par la précaution de Pierre pour assurer un accouchement et son attention intense pour la jeune Dorothee jusqu'à sa mort. Dorothee fut aussi une de deux héritières principales, l'autre était Wilhelmine.

3. La disparité des allures entre Dorothee et ses trois sœurs aînées durant leurs jeunesses respectives se transforme en une ressemblance évidente avec l'âge adulte.

De plus, Batowski étant bien l'ami d'Anne Dorothee depuis nombre d'années, il n'est pas clair qu'il était déjà son amant en 1793. Bien sûr, à titre général, une paternité n'est jamais absolument vérifiable, à moins que l'on n'applique des tests génétiques totaux.

⁷ Encore récemment dans l'article de Johan A. Lynbeck, *Courrier du Prince*, no. 7, 2015.



Figure 4 : la ressemblance entre les grâces de Courlande : Wilhelmine, détail de la lithographie de Josef Kriehuber 1841 d'après une miniature de Moritz Daffinger 1827; Pauline, détail d'une lithographie de Melegh 1845 d'après Ender; Jeanne, détail d'une lithographie de Kriehuber 1840 d'après un tableau de Schrotzberg; Dorothée, détail de la lithographie de Hermann Eichens, voir Figure 9.

Pierre régnait durant 26 années en Courlande et garantissait une paix relative à son duché, un phénomène bien exceptionnel dans une région fortement troublée par les grandes puissances, à savoir la Russie, la Prusse, l'Autriche et la Suède. Le troisième partage en 1795 efface la Pologne de la carte d'Europe. Le suzerain de la Courlande, le roi Stanislas August II de Poniatowski de la Pologne et de la Lituanie, se voit obligé d'abdiquer, ainsi que Pierre en tant que duc de Courlande. La Courlande devient alors partie des provinces baltes de la Russie.

Mais Pierre restait fidèle à lui-même et obtint un dédommagement énorme pour son duché de la part de la tsarine Catherine II, qui s'ajouta à sa fortune et ses propriétés déjà immenses en Prusse, Moravie et Bohême. En fait, il était le plus grand prêteur privé de la couronne prussienne. En août 1795 les Biron quittent la Courlande pour toujours en direction de Sagan en Silésie, où Pierre passait ses dernières années jusqu'à sa mort le 13 février 1800. Dans les Souvenirs de Dorothée nous lisons un jugement sur son père qui contraste avec celui des historiographes : « Mon père avait été dans sa jeunesse d'une

figure agréable; il avait gardé une tournure élégante; ses manières étaient nobles, ... d'une santé parfaite, il ne sentit les infirmités d'un âge avancé que dans sa dernière maladie ... Ses mœurs étaient douces. Il aimait les arts et les encourageait. Mais le plus grand ornement de Sagan était, sans doute, ma mère charmante encore. »⁸

Dorothée hérita de quelques domaines étendus en Basse Silésie et du palais courlandais Unter den Linden Nr.7, aujourd'hui et depuis 1839/40 ambassade de la Russie à Berlin. Durant ses premières années Dorothée vivait à Sagan avec une éducation plutôt laxiste avant que le Versen d'Anne Dorothée, le comte suédois Gustaf-Maurice Armfeldt ne s'en aperçoive en 1798. Après la mort de son père et sous la tutelle de sa mère, Dorothée vivait à Berlin dans son palais jusqu'à 1809, où elle obtenait finalement une éducation conforme à ses talents : parmi ses professeurs nous trouvons l'abbé Scipion Piattoli S.J., Henriette Hertz en anglais, Amalie Sebald en chant et musique, le mathématicien et directeur de l'observatoire berlinois Johann Elert Bode (1747 – 1826) e.a. A l'âge de 10 ans elle savait traiter des équations algébriques d'ordre supérieur avec les moyens de son temps. C'est ainsi que sa personnalité exquise pouvait se développer. Parmi ses camarades de jeu comptaient les futurs rois Frédéric-Guillaume IV et Guillaume I. Ces années heureuses à Berlin furent interrompues par la fuite de Dorothée devant les troupes françaises en 1806/1807 en Prusse orientale et en Courlande. Contrairement à sa mère, Dorothée était prussienne convaincue et fervente antibonapartiste. A Memel elle rencontre la reine Louise après l'entrevue de Tilsit entre Napoléon et la reine, nous y reviendrons. A Mitau elle rencontre le futur roi Louis XVIII. Les rapports entre Dorothée et sa mère étaient souvent gouvernés par des désaccords, même jusqu'à la mort d'Anne Dorothée. Quelquefois il y avait même deux salons concurrents au palais courlandais, à Sagan, Löbichau ou Karlsbad, celui de la mère plus élégant, celui de la fille plus académique. Se comptaient parmi les hôtes de leurs salons Goethe, Friedrich Schiller, l'acteur August Wilhelm Iffland,

⁸ Dorothée Duchesse de Dino [Dino, Souvenirs] : Souvenirs, éd. par Dorothée Comtesse de Castellane, Calman- Lévy Paris, 1908, pp. 105-111.

l'acteur Ludwig Devrient, J. E. Bode, l'écrivain Johann Gottfried Schink, les frères Humboldt. Surtout avec Alexander von Humboldt, Dorothee entretenit une longue correspondance, à Sagan existaient 114 lettres d'Humboldt jusqu'en 1945.



Figure 5 : Edmond de Périgord, tableau huile sur toile par Joseph Chabard entre 1810 et 1816, aujourd'hui au Château de Valençay. Reproduction avec l'aimable autorisation des Collections du

Château de Valençay. Copyright Michel Chassat - Château de Valençay.

Le mariage avec Edmond de Périgord

Le tournant décisif dans la vie de Dorothée est certainement son mariage de raison avec Edmond de Périgord en 1809. Mais raison pour qui ? Son inspirateur est Talleyrand en personne, qui en profitait pour sa famille et qui, à cette occasion, entra dans une relation très cordiale avec Anne Dorothée. Comme Napoléon réservait les belles dots françaises à ses maréchaux, généraux et son entourage, un beau parti conforme au rang pour son neveu Edmond sans fortune contraignait Talleyrand à chercher ailleurs. L'entrevue d'Erfurt du 25 septembre au 12 octobre 1808 offrit à Talleyrand l'occasion idéale de demander à son allié intime et sauveur de l'Europe, le tsar Alexandre Ier de bien vouloir, au nom de son neveu, se porter demandeur en mariage de Dorothée auprès de sa mère. Le tsar accomplit sa mission à merveille non sans utiliser un peu de force sur Anne Dorothée à cause de sa pension versée par la couronne russe. Mais la mère, encore bonapartiste, approuve le projet sans réserve et donne son accord sans demander à sa fille. Mais Dorothée désapprouve le projet totalement pour ses convictions politiques, mais surtout parce qu'elle se sent liée aux fiançailles en secret avec le prince polonais Adam Czartoryski, qui furent arrangées par l'abbé Scipio Piattoli, ultime secrétaire du roi Stanislas II et précepteur d'Adam et de Dorothée. Piattoli qui se meurt, est dupé par de fausses lettres sur le prétendu refus par la mère d'Adam qui choisît une fiancée polonaise pour Adam. Et l'agonisant Piattoli en personne doit annoncer cette triste supercherie à sa protégée. Dorothée se résigne et donne son consentement au mariage avec Edmond après une visite de Talleyrand à Löbichau et Sagan. Le premier entretien entre Dorothée âgée de 15 ans et Edmond âgé de 21 ans se déroule comme suit selon ses Souvenirs :

Et que pouvions-nous dire? Assis en face l'un de l'autre nous fûmes longtemps dans le plus profond silence. Je le rompis en disant : « J'espère, monsieur, que vous serez heureux dans le mariage que l'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire, moi-même, ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je cède

au désir de ma mère, sans répugnance à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous. Peut-être serai-je heureuse, je veux le croire, mais vous trouverez, je pense, mes regrets de quitter ma patrie et mes amis tout simples et ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi. - Mon Dieu, me répondit M. Edmond, cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi aussi, je ne me marie que parce [que] mon oncle le veut, car, à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon. » Cette réponse ne me parut ni bien sensible ni bien flatteuse ; mais en ce moment j'aurais été désolée de trouver un empressement auquel je n'aurais pas répondu et cette indifférence annoncée de part et d'autre était ce qui pouvait le mieux me convenir.⁹

Le mariage fut célébré à Francfort par le primat prince Charles de Dalberg le 24 avril 1809. Et c'est seulement au congrès de Vienne que la vérité de l'intrigue fût présentée à Dorothée. Beaucoup fut et est encore aujourd'hui écrit sur leur mariage, notamment beaucoup de bêtises. Les époux ne vivaient jamais ensemble, l'indifférence totale et les devoirs dynastiques étaient leurs seuls liens. En 1816 ils séparèrent leurs biens à cause des dettes au jeu d'Edmond, en 1824 le divorce civil fut arrêté. Après le mariage, le jeune couple s'installa officiellement à Rosny (1810 - 1814) dans le sud de Paris, mais Dorothée préférait vivre auprès de son oncle Talleyrand (dans ce palais depuis 1812) et sa mère Anne Dorothée là-même. Trois enfants naquirent des noces d'Edmond et de Dorothée entre 1811 et 1813 : Napoléon Louis (*1811 - †1898), Dorothée Charlotte Emilie (*1812 - †1814) et Alexandre Edmond (*1813 - †1894). La fille Pauline Joséphine (*1820 - †1890), est fort probablement, fille naturelle de Talleyrand, ce qui expliquerait aussi son affection particulière pour Pauline et un héritage non sans importance pour elle. Aussi son comportement envers Pauline contraste fortement avec celui envers la fille illégitime, Marie-Henriette Lassalles, née en 1816, avec peut-être comme père le comte Carl Clam-Martinitz.

Les quatre années de maternité difficile, surtout la mort de la petite Dorothée Charlotte, épuisaient Dorothée qui avait à

⁹ [Dino, Souvenirs] pp. 259 – 261.

La première dame de France au Congrès de Vienne : Dorothee de Courlande

peine 21 ans en 1814. Et c'est Talleyrand qui lui apportait son soutien presque quotidien dans ses souffrances, aussi durant son apogée de pouvoir en 1814 en tant que président du gouvernement provisoire par le Sénat, autre exemple de son esprit de famille plein de fidélité. De plus, les deux se rapprochaient dans tant d'affinités d'esprit qu'il en résultait cette affection et entente raffinée à ne plus jamais se rompre. En 1811, Dorothee se convertit au catholicisme, sous l'influence de la doctrine de Jacques Bénigne Bossuet. Entre décembre 1810 et 1814 l'antibonapartiste Dorothee était dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. C'est elle qui annonça à l'impératrice le retour précipité de Napoléon de Russie en 1812.



Figure 6 : Talleyrand, gravure en acier E. Finden à Londres le 17 janvier 1831, avec signature autographe de Talleyrand, d'après le tableau à l'huile de François Gérard vers 1808.

Congrès de Vienne

Avec le Congrès de Vienne en tant que première dame de l'ambassade de la France, Dorothée, pleine d'ambition comme sa sœur Wilhelmine, entre dans la grande politique à côté de son oncle. Le 23 septembre 1814 la délégation française s'installe dans le palais Kaunitz-Questenburg dans la Johannesgasse.

Muni des instructions rédigées à sa guise et à celle du Roi, Talleyrand arriva à Vienne et y retrouva une ambiance altérée et hostile envers la France, notamment de la part de la Russie et de la Prusse. Les quatre grands alliés, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse, avaient déjà signé une convention visant à régler entre eux les problèmes majeurs - notamment ceux de la Saxe, de la Pologne et du royaume de Naples - sans consulter les autres plénipotentiaires et en compromettant ainsi le Traité de Paris, et en essayant de reporter une assemblée générale le plus longtemps possible. Surtout la France se vit exclue du cercle des grandes puissances. Dorothée aida Talleyrand surtout à dissiper les réserves de la Russie et de l'Autriche, mais surtout celles de la délégation prussienne contre lui. Analysons en détail comment Dorothée débloque la réserve prussienne, notamment celle de Wilhelm von Humboldt. Talleyrand accompagna l'Empereur durant la campagne en Prusse et en Pologne 1806/07, il signa le traité de Tilsit entre la France et la Prusse. Il était le seul témoin de l'entretien tragique entre la reine Louise de Prusse et l'empereur Napoléon le 6 juillet 1807 à la veille des négociations de paix de Tilsit du 7 au 9 juillet 1807, la grande humiliation napoléonienne à la Prusse. Talleyrand donne quelques détails de l'entretien dans ses mémoires : Napoléon s'adressa à la reine Louise : « *Comment avez-vous osé me faire la guerre, madame, avec d'aussi faibles moyens que ceux que vous aviez ? – Sire, je dois le dire à Votre Majesté, la gloire de Frédéric II nous avait égarés sur notre puissance.* » *Ce mot de gloire, si heureusement placé, et à Tilsitt*

dans le salon de l'empereur, me parut superbe. Je répétais assez souvent cette belle réponse de la reine, pour que l'empereur me dît un jour : « Je ne sais pas ce que vous trouvez de si beau à ce mot de la reine de Prusse ; vous feriez tout aussi bien de parler d'autre chose. » J'étais indigné de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, mais j'étais obligé de cacher mon indignation. Aussi, serai-je toute ma vie reconnaissant de ce que la reine de Prusse, reine d'un autre temps, voulut bien s'en apercevoir. Si, dans les retours que je fais sur ma vie, plusieurs nécessairement sont pénibles, je me rappelle du moins avec une grande douceur les choses qu'alors elle eut la bonté de me dire, et celles qu'elle m'a presque confiées : « Monsieur le prince de Bénévent, me dit-elle la dernière fois que j'eus l'honneur de la conduire à sa voiture, il n'y a que deux personnes qui regrettent que je sois venue ici : c'est moi et vous. Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas, que j'emporte cette opinion ? » Les larmes d'attendrissement et de d'orgueil que j'avais dans les yeux furent ma réponse.¹⁰

Rappelons que, doutant du (trop) Grand Empire en train de naître, Talleyrand annonça déjà sa démission en tant que ministre des relations extérieures encore à Tilsit et la déclara officiellement le 10 août 1807 avec le célèbre commentaire « *je ne veux pas être le bourreau de l'Europe* ». Notons bien que Talleyrand quitte Napoléon au moment où celui-ci est à son apogée de pouvoir et de gloire. Un opportuniste l'aurait quitté en 1812 ou 1813. Toutefois, Napoléon le nomma vice-grand-électeur de l'Empire une semaine après sans pouvoir empêcher que Talleyrand ne s'oppose désormais à sa politique qui n'était plus celle de la France, mais celle de l'Empereur.

Bien sûr, la délégation de la Prusse à Vienne se méfie du récit et de l'émotion de Talleyrand. Or, durant une soirée chez le prince de Ligne, Dorothee le confirme à Wilhelm von Humboldt et lui raconte sa rencontre avec la reine Louise après l'entrevue de Tilsit à Memel durant sa fuite de Berlin. Louise elle-même lui raconta les événements et conclût « *Seul Monsieur de Talleyrand se comportait comme un être humain.* » [„Nur Herr von Talleyrand hat sich wie ein menschliches Wesen aufgeführt.“]

¹⁰ [TM] pp.256 – 257.

Depuis Talleyrand et Humboldt, bien d'esprit égal, s'entendaient à merveille.¹¹

Pour sa part Talleyrand se met à la tête des états secondaires et revendique en leur nom l'ouverture officielle du congrès, tout en ne demandant rien que l'application du principe de la légitimité des régimes et frontières à instaurer. La réponse ne se fait pas attendre. Déjà le 30 septembre 1814 les quatre Alliés invitent Talleyrand à une conférence préparatoire, sur laquelle nous sommes très bien renseignés grâce au travail du secrétaire général du congrès, Friedrich von Gentz et de la Geheime Staatspolizei de l'Empereur François I^{er}. Durant la séance Talleyrand déplume complètement leurs manigances et les rappelle à leurs intentions préalables : « *La présence d'un ministre de Louis XVIII consacre ici le principe sur lequel repose tout ordre social. Le premier besoin de l'Europe est de bannir à jamais l'opinion qu'on peut acquérir des droits par la seule conquête, et de faire revivre le principe sacré de la légitimité d'où découlent l'ordre et la stabilité. Montrer aujourd'hui que la France gêne vos délibérations serait dire que les vrais principes seuls ne vous conduisent plus et que vous ne voulez pas être justes !* » Les Alliés ne sont plus alliés : dès lors la France se retrouve parmi les grandes puissances, participe à la direction du congrès, il n'y a plus ni de vainqueurs, ni de vaincus.

Au-delà de la diplomatie, de leur affection mutuelle et de leur entente raffinée, un amour plutôt complexe entre Dorothée et Talleyrand grandissait avec tous les hauts et les bas. Il ne s'agit pas d'une affaire simple, et Dorothée ne prend pas le rôle d'une maîtresse de Talleyrand. Sa maîtresse officielle était sa mère Anne Dorothée. Lors de sa mort le 20 août 1821 Talleyrand dit à Dorothée : « *Je ne crois pas qu'il y ait eu sur terre une femme plus digne d'être adorée.* »

Au-delà du succès diplomatique Dorothée brillait également dans les salons, cérémonies et fêtes. Le comte Carl Clam-Martinitz était son amant à la fin du congrès et probablement jusqu'à 1816 avec une paternité en conséquence,

¹¹ [TM] pp. 252, 256 – 258, 299 sqq. ; Georges Lacour-Gayet : *Talleyrand*, en 4 tomes, Payot Paris, 1930; tome 2 p. 213 sqq.

voir ci-dessus. Cette affaire semble avoir beaucoup contrarié Talleyrand. Mais, tous les tourbillons et bruits inclus - rappelons par exemple les médisances de George Sand à propos, entre autres, de leur différence d'âge - l'on ne peut que constater l'amour profond et l'affinité presque totale d'esprit entre Talleyrand et Dorothée. Dorothée laisse très bien entendre l'impact du Congrès de Vienne sur sa vie. D'ailleurs, tous les deux supportaient les calomnies et médisances avec un sang-froid inouï.

Talleyrand et Dorothée, Metternich et Wilhelmine de Sagan à Vienne avec toutes les ramifications sentimentales comprises, fournissent aussi le sujet principal du roman historique *De pourpre et d'azur* ou dans son édition allemande *Venus am Abendhimmel*, dont l'édition originale en anglais de Ruth Waldeck parut sous le titre *Lustre in the sky* en 1946.¹² A l'exception de quelques incohérences pardonnables et de fausses associations historiques, Waldeck a parfaitement travaillé, notamment en consultant les procès-verbaux de la Wiener Geheime Staatspolizei sous la direction du Baron Hager. Par exemple, son récit de la dispersion du conseil des quatre grandes puissances par Talleyrand est correct et plaisant. Le roman connût un grand succès, surtout en Allemagne et en France.

Le 5 novembre 1815 le roi Ferdinand Ier des Deux-Siciles, Ferdinand de Bourbon IV de Naples, confère à Talleyrand le titre de duc de ses Etats pour service rendu à Vienne, qui se précise le 1^{er} novembre 1815 en titre de duc de Dino, une petite île calabraise et rocheuse, avec la faculté de libre cession. Ironie de l'histoire : les revenus du duché furent d'abord payés par le pape, en compensation pour la principauté de Bénévent. Le 2 décembre 1817 Talleyrand cède le titre de duc de Dino à Edmond et Dorothée, titre de référence pour Dorothée, surtout en France.

Sagan

Dorothée vivait chez et avec Talleyrand jusqu'à sa mort le 17 mai 1838. Elle l'accompagna à Londres en tant

¹² Comtesse Rosie Waldeck : *Lustre in the sky*, Doubleday & Cie. New York, 1946.

qu'ambassadeur de Louis-Philippe entre 1830 et 1834, où il s'exprime de la même façon élogieuse sur Dorothée que sur sa présence à Vienne¹³. A Londres nous assistons à sa solution de la crise belge, qui se termine avec le traité de Londres du 15 novembre 1831 portant reconnaissance du royaume belge et du roi Léopold I^{er}, et à la naissance de la quadruple alliance entre l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et la France, signée le 22 avril 1834 à son instigation. Il démissionna le 13 novembre 1834 ayant plus de 80 ans. Katherine Kleikamp¹⁴ définit les talents de Dorothée exclusivement par le personnage de Talleyrand, ce qui doit être réfuté. Bien sûr elle était son protégé durant ses premières années à Paris. Mais, c'est juste par ses talents, son jugement sûr et son indépendance que Dorothée fascinait Talleyrand, au-delà de ses charmes féminins. Avec Pauline, elle s'engage beaucoup dans la réconciliation de Talleyrand avec l'église qui réussit par le fameux savoir mourir de Talleyrand¹⁵. Après sa mort le 17 mai 1838, Dorothée hérite de l'Hôtel Talleyrand dans la rue St. Florentin, qu'elle vend à la famille Rothschild en 1839. La même année elle vend également le palais courlandais Unter den Linden 7 au tsar Nicolas I^{er}. Après le mariage de son fils Alexandre en 1839 elle se sentait déchirée entre la France et la Prusse. L'hostilité de la société parisienne envers elle, l'accueil chaleureux par la famille royale en Prusse¹⁶, le bon état de ses terres en Silésie¹⁷ et un peu plus tard la perspective de reprendre le duché de Sagan, tous ces éléments font pencher la balance en faveur de la Prusse. Après la mort de

¹³ [TM] p.773.

¹⁴Katherine Kleikamp: *Das letzte Jahrhundert des Herzogtums Sagan, Schlesien*, no. 14, 1969, pp. 204 – 209.

¹⁵ *Emanuel de Waresquiel : Talleyrand, le prince immobile. Ed. rev. augm. Librairie Arthène Fayard 2006, pp. 613 – 614.*

¹⁶ [Dino, Chronique].

¹⁷ Ses domaines en Basse-Silésie comprenaient Deutsch-Wartenberg avec Zauche et Kunersdorf, Kleinitz, Plothow et Schertendorf(?) hérité de son père 1800, Drentkau (1807), Günthersdorf (1808), Heydau (1807) et Schwarmitz (1806), également Petershof, Dorotheenaue acquis par Dorothée. De plus, elle obtint la reconnaissance de ses terres dans la région de Grünberg comme Standesherrschaft (seigneurie libre) Deutsch-Wartenberg.

Wilhemine de 29 novembre 1839¹⁸, Sagan revint à sa sœur Pauline, princesse de Hohenzollern-Hechingen, qui ne s'en occupait guère. Dorothée dû constater l'état triste du château et des terres lors de son premier retour le 21 juin 1840. Après trois années de négociations avec son neveu Constantin de Hohenzollern-Hechingen, le contrat fut conclu le 16 octobre 1843 qui déclarait Dorothée propriétaire des terres (23000 ha, 20300 ha bois) du duché de Sagan à partir du 1^{er} janvier 1844. Finalement, le 6 janvier 1845 le roi Frédéric-Guillaume IV la reconnaît pour duchesse de Sagan avec droit de succession du fief pour ses fils.

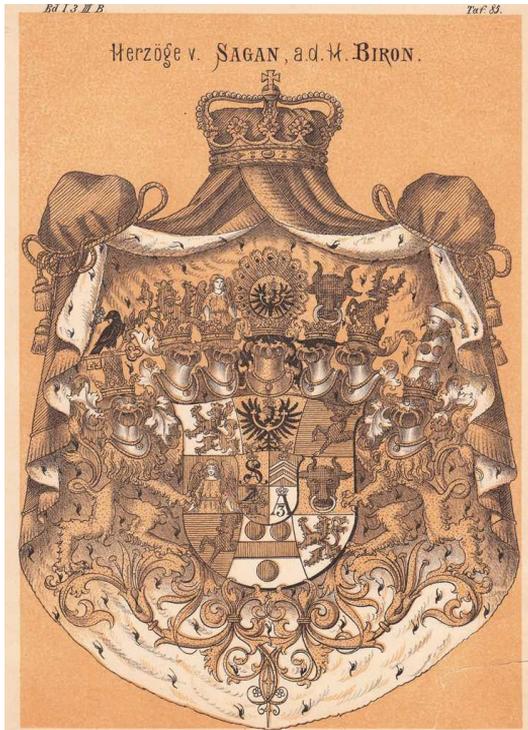


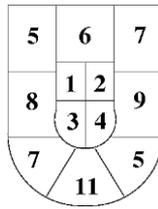
Figure 7 : blason ducal de Dorothée du 6 janvier 1845 d'après le nouveau Siebmacher¹⁹. Description de l'écu de cœur 1 – 4 : (1) S +

¹⁸ D'ailleurs, les quatre sœurs entretenaient toujours une correspondance régulière.

¹⁹ *J. Siebmachers großes und allgemeines Wappenbuch*. Bauer & Raspe Nuremberg, 1854-1961,

A symbolise la suzeraineté du roi polonais Sigismond August (roi 1548 - 1572) qui accorda à Carl von Bühren le fief Kalnzeem. (2) trois chevrons couronnés symbolisant Biron (3) corbeau regardant en arrière avec trois rameaux de chêne dorés au bec sur une clef placée sur un tronc symbolisant Biron comme membre de la fraternité d'armes polonaise Niezcuja, peut – être aussi Trotha - Treyden (4) roi August III de Pologne (1733 – 1763) (5) = (12) lion courlandais couronné (6) aigle de la Basse Silésie avec couronne prussienne royale avec croissant de lune (7) = (10) la Sengalle symbolisée par un élan (marron) couronné croissant de gauche ou parfois de droite (8) ange doré sur fond rouge symbolisant Sagan (9) probablement Pernstein et propriétés associées en Moravie symbolisé par une tête de buffle noir (11) blason divisé par une poutre rouge avec trois boules rouges sur fond argenté symbolisant probablement la seigneur ielibre (freie Standesherrschaft) Deutsch Wartenberg. Devise des Biron: Croyez Biron constant dans l'infortune.

Nota : les chiffres réfèrent à des zones du blason, selon les repères du schéma ci-dessous.



De sa propre plume, Dorothée nous laisse ses *Souvenirs* traitant de son enfance, de sa jeunesse et de son mariage, écrits en 1822 et édités par sa petite-fille Dorothée de Castellane²⁰, épouse du comte Jean de Castellane en secondes noces. Sa *Chronique*²¹ comprend la correspondance avec Adolphe Fourier de Bacourt²¹ entre 1831 – 1862 et nous présente un témoignage inouï, bien que subjectif, mais bien franc de son époque et de la société, notamment de la société française. Entre 1909 et 1911, sa petite-fille Marie-Dorothée de Castellane, princesse Antoine de Radziwiłł, les publiait en 4 tomes chez Plon à Paris. Des extraits

²⁰ 1861 Louis épousa en 2^e noces Pauline de Castellane (1823 – 1895), veuve du duc de Hatzfeldt, dont la seule enfant fut Dorothée (1862 – 1948), en 1^{ère} noces mariée au prince Charles – Egon de Fürstenberg.

²¹ Exécuteur testamentaire de Talleyrand et ami des Talleyrand.

furent publiés en allemand en 1911²². Les lacunes chronologiques s'expliquent bien par la présence fréquente de Bacourt auprès de l'auteur.

Dorothee nous laisse beaucoup de témoignages de son goût, de ses talents et de sa charité en France et en Prusse. Sous son règne le duché de Sagan connût une ère de bonheur et de bienfaisance, malgré les circonstances politiques et économiques mouvementées. Nous mentionnons ici seulement sa fondation de l'hôpital *Dorotheenstift* à Sagan en 1851 qui fut achevé en 1859 et qui sert encore aujourd'hui d'hôpital.²³ Dorothee était une grande passionnée d'horticulture et de parcs. Le jardin de la duchesse à Valençay, le parc de Rochecotte et le parc à Günthersdorf d'après Peter Joseph Lenné en témoignent amplement.



Figure 8 : le château de Sagan vu du nord, chromolithographie de Th. Hennicke vers 1847.

Le parc du château de Sagan fortement abimé et délaissé jusqu'en 1844 fut agrandi à 230 ha et bien entretenu après la

²² *Aus der Chronik der Herzogin von Dino, späteren Herzogin von Talleyrand und Sagan, 1840 - 1862*, éd. par la princesse Anton Radziwiłł, trad. par le baron von Cramm, C.A.Schwetschke Berlin, 1911.

²³ Pour plus de détails, voir [JB] ou Werner Bein [WB] (éd.) : *Sagan und Sprottau in der schlesischen Geschichte*, « Les vues de Sagan ». Bergstadtverlag W. G. Korn Würzburg, 1992.

prise de possession du duché par Dorothée. La restauration dura 15 années sous la direction du paysagiste Friedrich Teichert et son successeur F.A.H. Gireoud. Le parc se distinguait par son accès généreux pour le public, sa richesse florale et sa désignation originale comme *Valençay-Platz* etc.²⁴

En juin 1861 Dorothée eut un accident de carrosse durant une averse de grêle près de Sagan. Elle ne s'en remit jamais²⁵ et montrait de plus en plus d'amertume. Elle désapprouvait le cours de la politique dans toute l'Europe. Par exemple, sur les préparatifs du couronnement de Guillaume Ier en tant que roi de Prusse le 18 octobre 1861 elle écrit le 6 octobre 1861 à Sagan²⁶ : « *Il y a de mauvais symptômes dans l'esprit démocratique, si absurdemment encouragé par le Ministère prussien, qui est incapable, terriblement court et borné dans ses vues. Nous voici, ayant Turner-Fest [fête de gymnastes] dans toutes les petites villes avec de fort mauvais discours, de fort mauvais drapeaux, etc. .. etc. .. Les villes s'endettent pour ces dangereuses fêtes, et quand on demande ce qui se fera pour fêter le couronnement, on répond qu'on n'a pas d'argent. La Huldigung [hommage] ne convenait pas au système constitution(n)el et la Kroenung [couronnement] ne plaît pas à l'esprit aristocratique ; bref, on ne satisfait plus personne.*²⁷ *Mais le Ministère est coupable d'avoir encouragé le Turner-Verein [société de gymnastique], le Saenger-Verein [société de orphéonique], le Schuetzen-Verein [société de tireurs] et surtout le National-Verein [société de patriotes]. Il faut vouloir être aveugle pour n'en pas connaître le danger qui saute aux yeux des moins clairvoyants. C'est quand on habite la province ou la campagne qu'on discerne les ravages de ces associations.* » Ainsi un témoignage presque actuel d'une trivialisat[i]on de notre société s'impose ... Et le 2 novembre 1861

²⁴ Voir aussi l'article de Friederike Gleich dans [WB], pp.63 - 70. Il convient aussi de consulter la carte du parc ducal à Sagan conçue F. W. Lœillot, éditée et imprimée par F. A. Julien à Sagan et Sprottau, 1860 – 1875. Finalement, voir aussi le no. 7 du *Courrier du Prince*.

²⁵ [Dino, Chronique] 24 juin 1861

²⁶ [Dino, Chronique] 6 octobre 1861 à Sagan.

²⁷ Dorothée se réfère aux discussions précédant le couronnement à cause du droit divin réclamé par Guillaume Ier pour sa royauté et de son refus d'une monarchie constitutionnelle.

elle continue : « .. ; je ne puis m'empêcher d'y voir le chant du cygne des monarchies. Dieu veuille que je n'aie pas le sens commun et que je ne voie si noir qu'à cause de ma lunette de malade. »

La dernière fois sa plume s'inscrit dans la Chronique le 1^{er} mai 1862, où elle ressent le soleil de printemps comme dérision de ses souffrances. Après une dernière cure sans succès Dorothée rentre à Sagan le 3 septembre 1862 *pour mourir*. Elle meurt en présence de son fils Louis et de sa petite-fille Marie le 19 septembre 1862 à l'âge de 69 ans. Son sarcophage, comme celui de sa sœur Wilhelmine, se trouve dans la Kreuzkirche dans le parc du château de Sagan et porte l'épithaphe conçue par elle-même, dont la transcription se lit comme suit :

Hic iacet Serenissima et Celsissima Domina Domina Dorothea Maria, Curlandiae, Semigalliae et Sagani, Principissa in Silesia, Sagani Ducissa, S.[acri] R.[omani] I.[mperii] Comitessa de Biron, Ducissa de Talleyrand et de Dino etc, etc, Domina in Wartenberg, S.[acri] et Hosp.[italis] Ordinis S.[acri] Joannis Hierosolimitani Baillitus, Serenissimi et Potentissimi Principis Domini Domini Petri, Dei gratia in Livonia, Curlandiae et Semigalliae Ducis, in Silesia Sagani Ducis, Dynastis de Wartenberg, Bralin et Goschütz, S.R.I. Comitis de Biron, Insignis Ordonis Aquilae Nigrae et Ordonis Andreae necnon Aquilae Albae Equitis inclytae stirpis suae ultimi Principis filia, Nata 21.Aug.1793, obiit 19. Septembri 1862 quae vivens mortisque memor post recuperatum Majorum Ducatum ac aedificatum stirpi suae Mausoleum funebre hoc sibi posuit monumentum.²⁸

²⁸ Traduction personnelle : Ci-gît la sérénissime et noblissime princesse Dorothée Marie de Courlande, de Semgalle et de Sagan, princesse en Silésie, Duchesse de Sagan, comtesse du Saint Empire Romain de Biron, duchesse de Talleyrand et de Dino etc. etc., dame en Wartenberg, bailli de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, du sérénissime et très puissant prince Pierre, par la grâce de Dieu duc de Courlande et de Semgalle, duc en Livonie, duc en Silésie, duc de Sagan, seigneur souveraine de Wartenberg, Bralin et Goschütz, comte du Saint Empire Romain de Biron, décoré de l'Ordre de l'Aigle Noir et de l'Ordre de Saint-André et aussi de l'Ordre de l'Aigle Blanc, du dernier prince de son illustre dynastie fille, née le 21 août 1793, décédée le 19 septembre 1862, qui



Figure 9 : lithographie d'Hermann Eichens d'après le tableau de Claude -Marie Dubufe 1841 jadis au château de Sagan.

Remerciement : l'auteur témoigne sa reconnaissance pour l'autorisation de reproduire les figures provenant des sources publiques ou privées, qu'elles soient mentionnées ou non.

de son vivant et compte tenu de la mort après la récupération du duché agrandi et de plus, après l'édification d'un mausolée pour sa famille, érigea pour elle-même ce monument funèbre.

